

Le général Bazaine embarque dans un grand canot, armé en son honneur et, au moment où il quitte le vaisseau, une salve de treize coups de canon salue son départ.

CHAPITRE VII

SÉJOUR A VERA-CRUZ

Débarquement du général Bazaine. — Situation lamentable des troupes laissées à Vera-Cruz. — Le général Bazaine nommé gouverneur à Vera-Cruz et commandant des Terres-Chaudes. — Assainissement de Vera-Cruz. — Défense d'envoyer de nouvelles troupes à Orizaba. — Disette à Orizaba. — Bazaine demande et obtient de prendre par Jalapa, une deuxième ligne d'opération. — Difficultés de cette marche. — Incidents de mer. — Le Norte 26 octobre. — Expansion au dehors de Vera-Cruz. — Situation difficile à Orizaba. — Naufrages dramatiques. — Engagements de la colonne de Berthier dans le sud de Vera-Cruz. — Occupation de Jalapa. — Nécessité de s'élever sur les plateaux. — Expédition de Tampico. — Inaction du général en chef. — Le 5 décembre, départ pour Jalapa.

Le débarquement à Vera-Cruz d'un des plus grands chefs du corps expéditionnaire fut solennel dans sa simplicité, car cet homme qui quittait le *Saint-Louis*, c'est-à-dire la France, dont les canons et les couleurs saluaient le départ, allait devenir, par la volonté impérieuse des événements, le plus grand sur cette terre des Montézuma et de Fernand Cortez, tenir dans ses mains sa destinée et, comme eux, s'entourer de gloire et de renommée, pour subir ensuite les durs, les injustes caprices du destin, dans ce pays aux origines presque inconnues, aux légendes mystiques et dont la devise fut toujours : « Grandeurs et décadences. »

Ainsi que la Sirène des temps antiques, étalant ses séductions pour attirer le navigateur, la nature s'est parée et répand partout ses charmes, ses sourires, pour recevoir ce soldat étranger qui durant cinq années va incarner le génie du Mexique.

Au moment où le grand canot emportant « Bazaine et sa fortune », s'éloigne du vaisseau, un soleil de feu sortant des flots répand ses rayons ardents sur le merveilleux panorama qui, pour la première fois, offre à nos regards étonnés des collines verdoyantes, des montagnes bleues s'élevant en gradins superposés à d'immenses hauteurs, pour former un socle gigantesque à la pyramide du Pic d'Orizaba dont le front neigeux semble un nuage au ciel. Ce spectacle est grandiose et dispose en faveur du Mexique; mais il faudrait se borner à cette impression première et retourner vers d'autres plages, n'ayant vu de cette terre que des horizons.

En effet, l'embarcation qui nous porte, enlevée par dix-huit rameurs, approche rapidement de la terre et nous permet de contempler la plage. Quel affreux aspect présente cette côte désolée! Elle est plate, jaune, parsemée d'épaves se dressant hors du sable et semblables à des croix montrant où sont ensevelies les victimes de ces eaux inhospitalières.

De vieux pans de murs prêts à s'écrouler, de maigres et chétifs buissons rompent seuls la monotonie de ce sol à peine ondulé par quelques rides sablonneuses. Pour animer ce lugubre paysage, d'affreux oiseaux noirs, au vol pesant et nonchalant, vilains vautours à demi-couverts de plumes de corbeaux, sont là, le col tendu, semblant attendre le corps du naufragé que la mer viendra jeter à leur voracité. Plus loin, Vera-Cruz étale ses longues murailles crénelées et dresse vers le ciel quelques clochers aux formes orientales. En arrière, d'énormes dunes de sable blanc l'entourent pour l'isoler sans doute du monde riant et vert qu'on voit au delà. Cette ville a réellement un aspect qui glace. Au premier abord, on croit voir Jaffa et sentir dans l'atmosphère les émanations de la peste. Vera-Cruz paraît être la demeure néfaste de quelque génie, ennemi de l'espèce humaine. Telle est l'impression de l'arrivée.

Pour prendre terre, on ne peut débarquer que sur une jetée de quelques mètres que la mer s'acharne à raccourcir sans cesse, et qui est si exiguë qu'il semble que c'est à

regret que Vera-Cruz tend la main à l'étranger. Et pour comble de pittoresque, le long de ce môle, se dressent de grandes potences auxquelles on croit voir se balancer des pendus; ce sont les grues destinées à hisser les marchandises, mais elles ont trop l'air d'être l'emblème de ce pays, des armes parlantes enfin!

Cependant nous mettons le pied sur cette terre qui se présente de façon si peu engageante et le général se rend à la demeure qui lui a été préparée, me laissant le soin de surveiller le débarquement de nos bagages et de nos chevaux.

Au sujet des bagages, je n'ai qu'une préoccupation, celle de surveiller de grands gaillards dits porte-faix (cargadores), qui circulent autour de nous et ne m'inspirent qu'une confiance limitée; je comprends déjà certaines mœurs locales! Quant aux chevaux, ils me causent des inquiétudes d'une autre nature. Rien n'est disposé pour débarquer des animaux, on en est encore aux procédés élémentaires de Fernand Cortez : les chevaux sont amenés dans de grands chalands en fer qui s'approchent de terre le plus possible, puis quand ils sont échoués sur le sable on décide, au moyen de coups de fouet, ces malheureuses bêtes à se lancer à la mer pour gagner la plage; le plus grand nombre, effrayées par la vue de l'eau, font des résistances énergiques et, quand elles cèdent à la brutalité des arguments, elles se lancent maladroitement et souvent se blessent en accrochant le plat-bord du chaland. Je n'eus à déplorer que quelques blessures guérissables.

Ce premier devoir d'entrée en campagne rempli, je fis à mon tour mon entrée dans la capitale des Terres Chaudes. En quittant l'avenue des Potences, je franchis une porte monumentale fermée par une vieille grille à barreaux énormes destinés à braver les fureurs de la mer, et je pénètre dans un péristyle à colonnes, restées comme témoins de l'aristocratique splendeur des colonies espagnoles. C'est sur ce péristyle que Santa-Anna perdit une jambe emportée par un boulet français du prince de Joinville. Cette entrée donne

accès sur une vaste place qui constitue en réalité les quais dont manque ce port singulier et où se trouvent les bâtiments de la douane très productive de Vera-Cruz, des différents services maritimes et de la place de guerre; car nous sommes là dans une forteresse, dont le fort de Saint-Jean-d'Ulloa forme l'avancée en mer.

Je ne m'arrêtai pas longtemps à examiner la physionomie des premiers Mexicains que je voyais; je les trouvai fort sales, peu intéressants, et je me rendis immédiatement à la demeure du général, établie dans l'habitation de M. Daran, un compatriote qui, depuis longtemps est fixé au Mexique à la tête d'une grande maison de banque et de commission. A peine arrivé, on s'occupa des choses sérieuses car il y avait urgence.

Le premier aperçu de la situation au Mexique n'est pas favorable, il est même fort triste. Les chemins sont toujours dans un affreux état et les convois mettent des temps infinis pour monter à Orizaba, quand toutefois ils parviennent à destination en entier; un grand nombre de chariots disparaissent dans la boue ou sont pillés par les guerillas. Aussi les troupes du premier corps expéditionnaire établies à Orizaba et Cordova vivent au jour le jour. Comme il a été impossible de leur constituer un approvisionnement de vivres, elles restent bloquées dans ces deux postes; les hommes sont sans cesse occupés à descendre à la côte et à remonter, escortant des convois qui suffisent à peine à la consommation journalière. Ils sont épuisés par ces corvées qui les tiennent constamment dans la boue, sous la pluie et sont chaque jour harcelés dans leurs marches pénibles par des nuées de guerillas qui les suivent pas à pas, invisibles dans les broussailles.

Heureusement, on nous annonce que la fin des pluies est venue et que les routes vont sécher. Naturellement, notre préoccupation est de nous enquérir de ce fameux chemin de fer dont on a tant fait de bruit à Paris. Il existe en effet, mais est-il possible d'appeler cela un chemin de fer? Il y

a bien une chaussée qui domine un peu les marais, il y a des rails sur cette chaussée; mais quels wagons, quelles machines parcourent cette modeste voie branlante qui se faufile péniblement au milieu des broussailles, ou franchit, en tremblant, le sol instable des prairies marécageuses? L'administration de ce chemin de fer fantôme possède environ une demi-douzaine de wagons vermoulus et deux misérables locomotives rouillées, essouffées qui, avec des efforts inouïs, parviennent à effectuer en deux heures le parcours complet de la ligne, c'est-à-dire environ six lieues! On a pris le chemin de fer et on n'est qu'à la Tejeria d'où on sent encore les émanations empoisonnées de Vera-Cruz. Il est vrai que ce chemin de fer possède un embranchement qui, à trois ou quatre kilomètres de Vera-Cruz, se dirige parallèlement à la côte et aboutit à quatre lieues plus loin, à Medellin, petite ville située sur le bord du Jamapa et près de son embouchure; cette rivière descend du Pic d'Orizaba.

L'histoire du chemin de fer pris au sérieux à Paris, n'est pour nous qu'une mystification.

Quant à la Tejeria, terminus de la ligne, ce n'est pas même un hameau, mais simplement un camp où le chemin de fer dépose hommes et marchandises qui, les uns à pied, les autres en chariots, se lancent dans les bourbiers de la route de Cordova. Pour protéger ces opérations, des troupes y sont campées dans des conditions plus mauvaises encore qu'à Vera-Cruz, car la Tejeria est une des localités les plus malsaines du pays.

Nous pouvons ainsi, dès le premier jour, considérer comme évanoui le rêve qui, au départ de France, nous faisait croire qu'aussitôt débarquées, les troupes pourraient s'acheminer vers des contrées plus saines et s'éloigner de la côte où nous allons être attachés pour longtemps dans la zone pestilentielle.

La situation est donc déplorable. Du reste, lors de son arrivée à Vera-Cruz, le général Forey avait éprouvé la même impression et était resté plongé dans le plus grand

embarras. Il ne savait comment vaincre les difficultés qui se dressaient de tous côtés et, durant quinze jours, il a cherché une solution sans la trouver. Pendant ce temps, il recevait les hommages de la ville de Vera-Cruz et consultait les augures indigènes. Mais, un jour, un indigène aussi est venu lui donner un avertissement qui lui a fait prendre un parti immédiat; cet indigène est le *Vomito negro* qui, tout à coup, a frappé à tort et à travers sur les soldats qui étaient arrivés avec lui (20^e bataillon de chasseurs, escadron du 5^e hussards). En quelques heures, un grand nombre sont frappés. Aussitôt l'ordre du départ est donné et on se met en route pour Orizaba où le fléau ne sévit pas ! Mais il est trop tard. Quand on a pris le germe de l'empoisonnement, on l'emporte, et la maladie vous frappe encore loin de son foyer. Aussi, chasseurs et hussards semèrent-ils la route de leurs cadavres, et c'est à peine si, des 1.200 hommes qui étaient partis, 50 arrivèrent valides à Orizaba. Il fallut même, à Cordova, donner une nouvelle escorte au général en chef.

Il est vrai, il est nécessaire même de dire que si le fléau a sévi avec tant de vigueur sur cette petite troupe, c'est qu'on avait commis la faute grave de laisser les hommes entassés dans la ville, au lieu de les camper au dehors, où ils auraient respiré un air moins malsain. Mais on avait pris l'habitude pusillanime de rester bloqué dans Vera-Cruz alors qu'on ne pouvait faire autrement, et qu'on n'a pas osé se défaire de cette funeste coutume quand on en avait le moyen.

Mais tout cela va changer. Aussitôt débarqué, le général Bazaine a pris le commandement de Vera-Cruz et de toutes les troupes qui s'y trouvent ou vont débarquer. Il réunit tous les chefs de service afin de s'éclairer sur la situation et prescrit les mesures nécessaires pour faire cesser immédiatement un état de choses qui a trop duré. Il va lui-même examiner les défenses de la place et les établissements qu'elle renferme.

Vera-Cruz, vieille forteresse espagnole, est convenablement fortifiée par une enceinte bastionnée appuyée sur deux

forts établis sur la plage. Le général y constate quelques dégradations, des brèches même; il donne des ordres pour que tout soit immédiatement réparé. Deux portes donnent accès dans la ville; leurs défenses sont bien entendues. En dehors de la porte sud se trouvent l'Alameda et la gare de chemin de fer; au delà s'étendent des prairies, des maquis, puis des marais. C'est aussi de ce côté qu'est le cimetière; on soupçonne bien vite sa présence par les nombreux convois qu'on rencontre.

Cependant le débarquement se poursuit avec activité; la brigade du général de Berthier, la deuxième de notre division, est déjà à terre. Pour ne pas encombrer la ville, le général envoie camper sur les terrains situés en avant de l'Alameda le 7^e bataillon de chasseurs et le 51^e; le 62^e va s'établir sur le terre-plein du fort et le long des fortifications. Les églises abandonnées par le culte servent de magasins pour l'artillerie et l'administration. Le grand couvent de la Merced est transformé en hôpital. Le lendemain, le général va le visiter et en sort indigné des négligences coupables dont il a été l'objet dans les derniers temps. Il est impossible de se figurer l'état de saleté repoussante au milieu de laquelle sont entassés nos malheureux soldats. Les cours sont remplies d'ordures; des eaux croupies, infectes sont partout stagnantes; et, ce qui est pire encore, le sol des chambres est recouvert d'une croûte d'ordures fétides. Comment ne pas mourir quand on entre dans ces bouges portant en eux les germes du vomito? Le général s'efforce de consoler ces malheureux qui sont résignés et semblent attendre avec abnégation, avec espoir peut-être, la mort qui les débarrassera de leurs souffrances. Les ordres les plus impérieux sont donnés pour que ces horreurs disparaissent immédiatement, et le général déclare qu'il reviendra chaque jour s'assurer de leur exécution.

Tout ce que nous voyons depuis deux jours nous fait comprendre une fois de plus combien la présence du chef suprême est indispensable sur les points qui sont frappés par une crise difficile à franchir. Cette présence d'une autorité

élevée et énergique maintient seule tout le monde à son poste de devoir, quand elle est la première à s'y trouver. Mais hélas ! tout avait fui vers Orizaba ! Et pourtant tous les chefs de service de l'armée auraient dû y rester pour surveiller tout et préparer l'organisation de cette armée. Heureusement, le général en chef Forey donna au général Bazaine le commandement des Terres Chaudes, avec l'ordre d'y organiser toute l'armée et d'assurer tous les services. Dès lors, l'autorité est placée en des mains qui ne la passeront pas à d'autres et sauront s'en servir pour donner à tout un essor puissant.

Le général voulait acheminer le plus tôt possible les troupes vers les régions les plus élevées du pays et ne les laisser séjourner à Vera-Cruz que le moins possible; mais, à Orizaba, on crie famine et on redoute l'augmentation des bouches; aussi, le général Forey donne l'ordre de suspendre tout envoi de troupes de ce côté, mais d'envoyer des convois de vivres tant qu'on pourra. Alors, le général Bazaine demande à employer une deuxième ligne d'opération, celle passant par la ville de Jalapa. En étendant ainsi le champ d'occupation de l'armée, celle-ci pourra trouver sur le pays de quoi vivre, d'autant que la nouvelle zone à occuper n'a pas encore été épuisée par les nécessités de la guerre. Le général va lui-même reconnaître le débouché de cette nouvelle route.

Au nord de Vera-Cruz s'étend une immense plaine de sable à peine élevée au-dessus de la mer dont elle forme en réalité la plage, large de 2 à 3 kilomètres, et que termine une ligne d'énormes dunes mouvantes de 20 mètres d'élévation sur lesquelles on ne peut marcher sans s'enliser; à chaque coup de vent ces dunes changent de forme et d'emplacement; c'est là la côte véritable, car dans les tempêtes, les flots envahissent la plage et viennent expirer à leur pied; au delà commence la véritable orographie terrestre et la végétation. C'est cette plaine de deux lieues d'étendue que parcourt d'abord la route de Jalapa pour aboutir à l'extrémité

nord des dunes où un petit cours d'eau entre dans la mer. A partir de ce point la route se continue à travers le pays solide mais couvert partout d'une végétation puissante.

La réponse aux propositions stratégiques du général ne se fit pas attendre; le 22, le général en chef autorise à pousser la brigade de Berthier jusqu'à Jalapa, *mais pas au delà*. Cette demi-mesure paraît singulière. Pourquoi ne pas pousser de suite jusque sur les hauts plateaux où les grandes cultures des vastes haciendas fourniraient abondamment des vivres de toute nature ?

Jalapa est à cent kilomètres de Vera-Cruz, son altitude est de 1.350 mètres, et elle n'est qu'à 30 kilomètres du bord du grand plateau qui forme la partie supérieure du Mexique et où se trouvent Puebla d'abord, Mexico plus loin. Il est vrai que ces 30 kilomètres se développent sur le versant oriental de la Cordillère, gravissant une différence de niveau de 1.100 mètres sur un terrain des plus accidentés et en partie couvert de forêts.

Quoi qu'il en soit, c'est avec joie qu'on reçoit cette nouvelle, surtout les troupes qui partent et vont quitter cette terre sépulcrale de Vera-Cruz pour s'établir dans une ville qu'on dit la plus agréable du Mexique, où la population féminine est remarquablement belle et disposée en grande partie à recevoir les Français sous une pluie de fleurs et de doux regards. Il n'en faut pas plus pour enflammer l'imagination de nos jeunes guerriers.

Le 24 octobre, la brigade du général de Berthier se met en route en une seule colonne formée du 7^e bataillon de chasseurs à pied, des 51^e et 62^e régiments d'infanterie, une batterie d'artillerie, une section du génie; elle est précédée par un escadron du 12^e chasseurs et suivie d'un service administratif fortement constitué.

Ce départ nous donne de la place et le 95^e, qui n'a pas encore pu débarquer, descend à terre et va s'établir au camp *extra muros*, le général ayant décidé la suppression des camps intérieurs qui deviennent des foyers de malpropreté.

Le camp de l'Alameda est établi dans des prairies et des maquis qu'il faut raser. Cette opération trouble dans leurs repaires une foule d'animaux singuliers et inconnus de nos hommes, ce qui les divertit beaucoup, malgré que souvent ces hôtes des fourrés soient fort dangereux. Ce sont des serpents en quantité prodigieuse et de toutes sortes, depuis le grand boa jusqu'au petit *corali*, un bijou en corail, mais dont la morsure est mortelle et presque sans remède; les scorpions venimeux abondent partout; mais l'animal qui fit la plus grande sensation est une espèce de fouine, inoffensive du reste, mais qui a pour arme défensive un petit canon intérieur dont la bouche est sous la queue et lance une décharge de gaz méphitique qui empoisonne l'atmosphère autour de lui et fait fuir les assaillants. Quelques troupiers allaient en saisir un quand l'animal fit feu ! L'effet fut foudroyant, et nos soldats, qui ne sont cependant pas bien délicats, reculèrent d'horreur, en partie asphyxiés.

Le soir, le général reçut du général de Berthier un rapport sur sa première étape. Ce début était peu encourageant. La colonne avait eu des peines excessives pour avancer. Les voitures restaient enlisées dans le sable et n'en sortaient qu'en doublant les attelages. Du reste, il fallait reconnaître que les animaux, atrophiés par leur long séjour à bord, manquaient d'entraînement. La colonne ne put faire que trois lieues et camper au milieu des bois.

A ces mécomptes sur terre vont s'ajouter ceux de la mer. En effet, le lendemain, le débarquement se continuait assez rapidement; mais, vers midi, il devenait difficile.

Les hommes étaient parfois obligés de se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre la plage. Quelques heures après, la brise fraîchissant rapidement, le débarquement fut arrêté.

Pendant la nuit, le vent de Nord souffla avec furie, ébranlant la maison de façon à nous interdire tout sommeil. Il nous fallut renforcer, par d'énormes madriers, notre fenêtre qui menaçait d'être enlevée. Une poussière de sable impalpable

filtrait à travers les épaisses fermetures et tourbillonnait dans la chambre. Nous passâmes une nuit d'angoisses, et pourtant nous nous sentions heureux de ne pas être en mer.

Au jour, la tempête est encore dans toute sa violence et on nous annonce un grand nombre de sinistres. A ce moment même le vapeur de guerre *Chaptal* et trois bâtiments marchands sont en perdition à la côte. Aussitôt, j'escalade la terrasse de la maison d'où la vue s'étend au loin. Après des peines extrêmes, je parviens à déboucher de la porte de l'escalier, le vent me repoussant en arrière. Je me trouve enfin en présence d'un spectacle grandiose mais terrifiant, au sein d'un cataclysme général. La terre semble avoir disparu, on ne voit plus rien de son côté; plus de montagnes bleues, plus de collines vertes. Un gigantesque voile jaune se dresse jusqu'au ciel, c'est un immense nuage de sable; ce sont les dunes qui se déplacent, se désagrègent, sous l'effort de l'ouragan. Du côté de la mer qui n'a plus ni surface ni horizon, c'est un bouillonnement général d'écume blanche que le vent emporte comme un brouillard. La vaste plaine de sable que nous parcourions la veille n'existe plus; elle a disparu sous les flots dont les vagues bondissent en écumant jusqu'au pied des dunes invisibles. Saint-Jean-d'Ulloa, tous les bancs d'écueils qui l'entourent disparaissent dans un chaos de mer furieuse qui semble vouloir tout détruire, et, au milieu de ce déchaînement des eaux affolées, le *Chaptal* est échoué sur les roches. Ses mâts sont brisés, l'avant de sa blanche carène est soulevé, comme si cet infortuné navire, plié sur les jarrets, va tenter un bond désespéré pour franchir la barrière de rochers sur lesquels la mer le brise avec rage. Près de lui, deux pauvres goélettes sont étendues expirantes à ses côtés. Sur la plage, apparaissent des masses noires qui ne sont plus que des épaves. Enfin, au loin, dans la brume se dessinent les sombres masses des vaisseaux mouillés à Sacrificios; elles tanguent lourdement, le cap dans le vent et laissent fuir derrière elles un léger panache de fumée. Ces vaisseaux sont sous vapeur et d'instant en instant leurs ma-